

# La littérature actuelle en classe, c'est maintenant !

Par Antony Soron

Le temps n'est plus à suspecter les facilités d'écriture de la littérature du XXI<sup>e</sup> siècle. Beaucoup de professeurs de lettres l'ont compris, et parient sur sa capacité naturelle à donner envie de lire. Laurent Gaudé, Amélie Nothomb, Philippe Claudel sont ainsi venus s'asseoir à la table des classiques dans des séquences dépoussiérées et imaginatives. Le temps est venu d'aller plus loin, comme la NRP s'y engage résolument, en valorisant tout l'intérêt didactique et littéraire de recourir aux écritures du présent. Non pas, bien entendu, dans le sens d'un grand remplacement de la littérature patrimoniale par la littérature actuelle. Davantage dans la perspective de faire dialoguer les classiques et les modernes.

## Écrivains d'aujourd'hui

Les romanciers actuels n'ont rien d'auteurs autarciques refermés sur un imaginaire cloisonné, rivé à l'actualité immédiate et inspiré uniquement par la culture in the mood. Ils vont et viennent, piochent par-ci par-là, à l'instar de Gaël Faye et son magnifique *Petit Pays...* Avec la prééminence accordée au narrateur-personnage et le choix d'une langue partagée nourrie par une soif de transmission orale, les récits de notre époque parviennent à en dire les maux sans compliquer la manière de les « dire ». C'est que leur enjeu premier demeure sans doute ailleurs, tenant de façon primordiale à la ferme intention de narrer des histoires intimes et collectives, des expériences singulières et universelles.

## Amorce de preuve par l'exemple : De la centrale à la mine

Dans le cadre d'une séquence sur *Germinal*, la lecture semi-autonome préalable de *La Centrale* d'Élisabeth Filhol – Prix du livre France Culture-Télérama en 2010 – apparaît fructueuse. En effet, la « Centrale » nucléaire de Chinon est d'emblée personnifiée à l'instar de la mine chez Zola : « *L'eau*

*de la Loire coule dans ses veines*<sup>1</sup> ». Cette logique de personnification se retrouve à propos du centre de production nucléaire du Blayais : « *Impénétrable, indestructible. Et ce que l'hermétisme du dehors traduit du dedans. Elle séduit. Disons qu'elle peut séduire*<sup>2</sup> ». Aussi la représentation de la centrale fait-elle penser à la mine à laquelle Zola avait donné à la fois souffle et personnalité, qui attire, effraie, engloutit et dévore ses esclaves, comme le Moloch de la Bible ou plus tard, sur le plan cinématographique cette fois, l'usine « divisée » du *Metropolis* de Fritz Lang. En dépit de l'écart temporel entre l'ère du charbon et celle du nucléaire, l'évocation de la « Centrale » avec « *une énergie colossale, contenue* » coïncide avec celle de la mine : « *Le Voreux en frémit, solide, toujours debout* ».

## Et vice-versa...

En 2010, Éric Faye a reçu pour *Nagasaki* le Grand Prix du roman de l'Académie française. Le personnage principal Shimura-San est un homme ordinaire, « *nullement attirant, mais pas non plus repoussant* », domicilié « *à la lisière de Nagasaki dans son pavillon d'un faubourg aux rues en chute libre*<sup>4</sup> ». C'est

un météorologue chargé de prévenir tempêtes et cyclones. Or, ce Japonais catholique à la vie si ordonné découvre incidemment qu'un être inconnu a coutume de s'introduire chez lui en son absence.

À une tout autre époque et en un tout autre espace géographique, la célèbre nouvelle fantastique de Maupassant, *Le Horla*, souvent étudiée en classe de 4<sup>e</sup>, peut renvoyer au roman court de Faye. Pour se persuader de la réelle présence de l'être invisible qui le hante, le personnage de Maupassant pose un verre d'eau sur sa table de chevet, constatant à son réveil que son niveau a baissé. Comme son ascendant névrotique, Shimura-San rentre chez lui, un jour, un « brin fiévreux ». Il sent monter en lui quelque inquiétude inhabituelle et inexplicable. Et lui aussi choisit pour vérifier la réalité de son doute naissant de mesurer non plus le niveau d'un verre d'eau au sortir de sa nuit mais celui d'une brique de jus de fruits à son retour du travail : « *C'est une règle en acier inoxydable d'une longueur de quarante centimètres. Sur un côté non gradué, j'ai collé une bandelette de papier blanc, puis j'ai plongé l'instrument dans une brique de jus de fruits multivitaminé (A, C et E) entamée le matin même. J'ai attendu quelques secondes, le temps que ma sonde s'imprègne de liquide, puis l'ai retirée lentement. Je n'osais pas regarder. Huit centimètres, ai-je lu. Il ne restait que huit centimètres de boisson, contre quinze à mon départ... Quelqu'un s'était servi. Or je vis seul*<sup>5</sup> ».

Comme dans la nouvelle de Maupassant, l'inquiétude devient de plus en plus obsessionnelle, en même temps que le désir de surprendre le coupable en se montrant plus malin que lui. Cependant, à l'époque actuelle, les limiers ont des instruments « modernes », infaillibles, tels que la « webcam », où forcément la créature doit apparaître. En effet, la « squatteuse » continue d'exister dans le cerveau fragile de sa victime maintenant rongée de remords. Le héros de Maupassant dans un instant de folie a cru lui aussi éliminer le « Horla » en l'emprisonnant dans les flammes avant de

se rendre compte du caractère inopérant de sa manœuvre.

Sur le plan didactique, on imagine bien tout le bénéfice que l'on peut tirer, au cours de la séquence sur le roman d'Éric Faye, de demander aux élèves de relire la nouvelle découverte au collègue. Cette mise en relation permet de dire que le fantastique affleure subtilement dans le récit de Faye, notamment au moment où une fois le procès fini et l'affaire « réglée », Shimura-San redécouvre son pavillon cette fois absolument vide et pourtant magnétisé par l'absence de l'autre ...



Des ouvriers dans *Grand Central*, film de Rebecca Zlotowski, 2013, adapté du roman d'Élisabeth Filhol, *La Centrale*

1. Élisabeth Filhol, *La Centrale*, Folio, 2011, p. 25.
2. *Ibid.*, p. 101.
3. On peut associer à cette étude le visionnage d'un extrait de la libre adaptation cinématographique de Rebecca Zlotowski, *Grand Central* (2013).
4. Éric Faye, *Nagasaki*, Éditions J'ai lu, 2011.
5. *Ibid.*

## RÉINVENTER LES CLASSIQUES, ET LES AUTRES

par Xavier Gelard

Jean Paul, écrivain romantique et satirique du XVIII<sup>e</sup> siècle, invente en 1790 le personnage de Maria Wutz, instituteur pauvre qui, faute de pouvoir acheter les livres que lui vante le catalogue de la Foire, n'a d'autre solution que d'en devenir l'auteur :

« Devenu maître d'école à Auenthal, Wutz s'était non pas acheté - comment l'eût-il pu faire ? - mais composé de sa main toute une bibliothèque. Son écritoire lui servait d'imprimerie de poche. Tout ouvrage dont le maître d'école lisait le titre dans le catalogue de la Foire était autant dire rédigé ou acheté sur-le-champ. »

### La pratique en classe du résumé imaginaire

Le personnage de Maria Wutz et sa bibliothèque imaginaire sont une parfaite métaphore du rapport des élèves à la culture officielle. La pauvreté de Maria Wutz est la nôtre, et la leur : nous sommes pauvres et appauvris – « humiliés », dans le sens de « contraints à l'humilité » – devant la riche littérature qui nous surplombe, qu'elle soit classique ou contemporaine. Parodie, pastiche, réécriture : tous les moyens de miner cette richesse sont aussi des moyens de se l'approprier.

C'est ce qui a motivé l'élaboration d'un outil qui permettrait à ces élèves le moyen de s'avancer, non pas de front, mais de biais, dans le « massif » littéraire, en devenant autant de « Maria Wutz ». Cet outil consiste en un exercice d'écriture, le « résumé imaginaire ».

Par « résumé imaginaire », on entend une pratique scripturaire, transposée des tentatives de Maria Wutz, et qui s'appuie, comme le court roman l'indique, sur le fait d'inférer le contenu d'une œuvre en se fondant exclusivement sur le nom de son auteur et le titre de l'œuvre. L'élève qui produit le résumé

imaginaire accomplit donc deux opérations : imaginer le contenu de l'œuvre à partir du nom de l'auteur et du titre du livre et en construire le résumé.

### Entrer dans le jeu de l'écriture

Cette gymnastique mentale a pour effet de remettre en jeu des œuvres institutionnelles : dégagées de leur ambre, elle sont associées à un jeu des possibles. Elle a également pour effet de placer les élèves dans une posture d'auteur. Enfin, elle les confronte à la matérialisation d'une « chaîne de production » littéraire qui leur permet de mettre à distance une représentation erronée de l'auteur comme seul maître à bord dans l'élaboration de son œuvre.

D'un point de vue métacognitif, cet exercice a également pour effet de les obliger à apprendre à différer l'exécution de consignes, puisque celle-ci demande la bonne réalisation de deux contraintes très différentes : imaginer une histoire, et la résumer. La posture d'auteur demandée à l'élève peut donc varier selon que l'élève se met à la place de l'auteur, chargé de faire le résumé de sa propre œuvre, que l'élève est un critique, un lecteur, ou un acteur de la chaîne du livre, et doit faire le résumé de ce qu'il a lu, ou qu'il s'agit de la rédaction d'une quatrième de couverture par l'éditeur.

Cette mise en relation avec le paysage littéraire existant est un outil essentiel pour aborder la matérialité du livre (sa fabrication, son processus d'édition, son paratexte) et donc pour en finir avec une conception « éthérée » de la littérature, laquelle prévaut trop souvent. Comprendre qu'une œuvre demande plus qu'un auteur, c'est déjà entrer dans les rouages de la machinerie littéraire - et donc dans son jeu.

Retrouvez sur le site de la NRP et sur la page Facebook Des profs & des lettres des propositions et des commentaires d'initiatives didactiques innovantes faisant la part belle à la littérature actuelle !